

Francesco VAIASUSO

Délivré

**D'UNE MULTITUDE
DE DÉMONS**

Traduit de l'italien par Thomas Brenti

EdB

« Enfin, puisez votre énergie dans le Seigneur et dans la vigueur de sa force. Revêtez l'équipement de combat donné par Dieu, afin de pouvoir tenir contre les manœuvres du Diable. Car nous ne luttons pas contre des êtres de sang et de chair, mais contre les Dominateurs de ce monde de ténèbres, les Principautés, les Souverainetés, les esprits du mal qui sont dans les régions célestes. Pour cela, prenez l'équipement de combat donné par Dieu ; ainsi, vous pourrez résister quand viendra le jour du malheur, et tout mettre en œuvre pour tenir bon. »

(Ephésiens 6, 10-13)



Présentation du livre et de son auteur

Satan existe-t-il ?

Les démons existent-ils ?

Les possessions diaboliques existent-elles ?

Comme je l'ai dit dans mon livre *De la philosophie à l'exorcisme : l'expérience d'un exorciste converti*¹, il existe une culture laïciste qui nie l'existence du Diable et des démons, en faisant d'eux une projection fantastique de nos peurs ou une simple identification avec la part de mal qui est en chacun de nous.

Nous, chrétiens, courons un risque : celui de nous adapter à une mentalité comme celle-ci, pour ne pas avoir l'air d'arriérés ni d'incultes. Beaucoup, malheureusement, l'ont fait, et par conséquent ne croient pas à l'existence du Diable et des démons. Ils considèrent ainsi que la pratique de l'exorcisme par l'Église est inutile, puisque ceux qui la demandent seraient tous des cas de pathologies psychologiques.

Pour nous, dans ce domaine comme dans tous les autres, le point de référence décisif ne peut être la culture séculière, mais la parole

1. Livre non traduit en français : *Dalla filosofia all'esorcismo*, Ed. Rinnovamento nello Spirito, Rome, 2006, pp. 13-14.

de Dieu. Elle est une lampe pour nos pas et une lumière sur notre chemin (cf. Ps 118, 105).

Il nous est naturel de croire tous les contenus de la révélation divine, surtout lorsqu'ils sont proposés par le Magistère de l'Église, même si certains d'entre eux sont une folie et un scandale pour la culture dominante. Notre foi, en effet, est fondée sur l'autorité infaillible de Dieu qui, s'il révèle quelque chose aux hommes, ne peut, ni se tromper, ni nous tromper.

Qu'est-ce que Dieu a révélé au sujet du monde démoniaque ?

L'Église sait que ce que Dieu a révélé est contenu, justement, dans la Bible.

L'Église sait ce que dit la Bible :

- 1) Dieu, en plus d'avoir créé l'homme et l'univers visible, a également créé des êtres invisibles, qui sont les purs esprits, également appelés anges (cf. Col 1, 15-16).
- 2) Certains de ces anges se sont rebellés contre Dieu en péchant (cf. 1 Jn 3, 8 ; 2 P 2, 4 ; Jude 6) et sont ainsi devenus mauvais, recevant de lui une juste condamnation (cf. 2 P 2, 4). Il s'agit du Diable et des démons, qui nourrissent de la haine envers Dieu et l'humanité. Le Diable est appelé par l'Évangile « *prince de ce monde* », « *prince des ténèbres* », « *meurtrier dès le commencement* », « *père du mensonge* » (cf. Jn 12, 31 ; 8, 44 et suivants). Les démons, quant à eux, sont les anges du Diable : « *Allez-vous-en loin de moi, vous les maudits, dans le feu éternel préparé pour le Diable et ses anges* » (Mt 25, 41).
- 3) Jésus a rencontré dans sa vie des cas de possession diabolique et de harcèlement diabolique, dont la délivrance et la guérison subséquentes ont été obtenues grâce à son activité d'exorcisme, exercée de sa propre autorité, ce qui a stupéfié ses contemporains (cf. Lc 4, 33-37 ; 8, 26-33 ; Mc 9, 14-29 ; Lc 11, 14-22 ; Mt 17, 14 et suivants).
- 4) Jésus a donné à l'Église le pouvoir de chasser les démons (cf. Mt 10, 1.8 ; Mc 3, 14-15 ; 6, 7.13 ; Lc 9, 1 ; 10, 17 ; 10, 18-20). Et c'est pour l'exercice de ce pouvoir que l'Église, parmi les livres liturgiques, a

également prévu le *Rituel de l'exorcisme*, qui contient les normes et les prières pour les exorcismes. L'Église a donc déclaré que ceux qui nient l'existence du Diable se placent en dehors du contexte biblique et ecclésial (cf. Paul VI, Audience générale du 15 novembre 1972). Nier cette réalité, c'est ne plus comprendre l'œuvre rédemptrice du Christ, s'il est vrai que le Fils de Dieu est apparu pour détruire les œuvres du Démon (cf. 1 Jn 3, 8) et le réduire à l'impuissance (cf. He 2, 14-15) ; c'est aussi ne pas comprendre le sens du rite de l'exorcisme, que l'Église a remis entre les mains des exorcistes.

- 5) L'Église sait aussi, par la Bible, mais aussi de par son expérience séculaire, que tout ne peut pas être ramené à des pathologies de nature psychique, et que, parfois, derrière ce qui semble être des pathologies, bien que dans des cas très rares, se trouve l'action extraordinaire du Diable ou des démons.

Quoi qu'il en soit, elle demande à l'exorciste « d'user avant tout de la prudence et de l'attention nécessaires et maximales », tant dans le cas « d'une intervention considérée comme diabolique » que dans le cas « d'un sujet qui se dit particulièrement tenté, déprimé ou tourmenté ».

L'Église avertit l'exorciste dans de tels cas, par la prudence qui doit le caractériser, « de ne pas croire sur-le-champ qu'il a affaire à une personne possédée par le Démon », car – comme le rappelle l'Église – « il pourrait s'agir d'une maladie, surtout de nature psychique » ou « du fruit de l'imagination » (*Praenotanda du Rituel d'exorcisme*², n° 14).

L'exorciste est à nouveau invité par l'Église à « bien distinguer les cas d'agression diabolique de ceux qui découlent d'une certaine crédulité, qui conduit certaines personnes à se considérer comme

2. Les *Praenotanda* constituent la présentation du rite, avant les textes du rituel lui-même. Ici les citations sont les traductions du texte italien et non pas la traduction française officielle.

l'objet de maléfices, de sorcellerie ou de malédictions, jetés sur elles-mêmes, sur leurs proches ou sur leurs biens par d'autres » (*Praenotanda*, n° 15).

L'Église fournit également à l'exorciste des critères pour discerner la présence du Malin : « Selon la pratique établie, lit-on dans les *Praenotanda du Rite de l'Exorcisme*, doivent être considérés comme des signes de possession diabolique : le fait de parler couramment des langues inconnues ou de comprendre ceux qui les parlent ; la révélation de choses occultes et lointaines ; la manifestation de pouvoirs supérieurs à l'âge ou à l'état physique. » Il s'agit toutefois de signes qui peuvent être de simples indices et qui ne doivent donc pas être considérés comme émanant du Diable (phénomènes paranormaux ?) Il faut donc également prêter attention à d'autres signes, notamment d'ordre moral et spirituel, qui révèlent l'intervention du Diable sous une autre forme.

Il peut s'agir d'une forte aversion pour Dieu, pour la très sainte personne de Jésus, pour la Vierge Marie, pour les saints, pour l'Église, pour la parole de Dieu, pour les réalités sacrées, en particulier les sacrements, pour les images sacrées.

Il faut prêter attention à la relation de tous ces signes avec la foi et l'engagement spirituel dans la vie chrétienne (du sujet) : le Malin, en effet, est avant tout l'ennemi de Dieu et de ce qui met le fidèle en contact avec l'action divine salvatrice » (*Praenotanda*, n° 16).

Mon expérience d'exorciste me permet d'affirmer que le Diable agit encore aujourd'hui de manière ordinaire, par la tentation, mais aussi de manière extraordinaire, par l'infestation, la vexation ou la possession, qui sont toutefois des cas très rares.

Francesco Vaiasuso est l'un des rares cas où le Diable a agi de manière extraordinaire. Il faut le dire de manière concise, sans besoin d'analyser chacun des détails de son histoire, telle qu'il la raconte dans son livre, détails qui pourraient être par ailleurs discutables d'un point de vue objectif. J'ai été l'un de ceux qui se sont occupés de lui pendant plusieurs années et j'ai pratiqué sur lui une thérapie d'exorcisme environ soixante-quinze fois.

En lisant les pages de ce livre, beaucoup pourraient penser qu'il s'agit d'un cas de psychopathie. Mais il leur faudrait expliquer comment Francesco a pu progressivement se rétablir complètement, bien qu'il n'ait suivi aucun traitement pharmacologique ou psychothérapeutique.

L'explication la plus raisonnable est qu'il ait été victime d'un harcèlement diabolique, ainsi que d'une possession diabolique. Cependant, le Diable, en le possédant, n'a fait que suspendre sa volonté, mais pas son intelligence ni sa mémoire. Cela a permis à Francesco d'être spectateur de ce qui se passait en lui et de s'en souvenir avec une lucidité impressionnante, ce qui lui a permis de le mettre par écrit dans ce livre, livre qui profitera certainement à de nombreuses catégories de personnes : aussi bien celles qui sont ouvertes à l'existence du Diable et des démons et à leur possible action extraordinaire, que les psychiatres et les évêques eux-mêmes.

Les premiers, lisant ce livre, auront l'occasion d'apprendre les souffrances que le Malin peut infliger à l'homme.

Des souffrances physiques et psychiques, Francesco en a eu. L'asthme bronchique, ces crises respiratoires qui ont commencé à l'âge de quatre ans et se sont succédées toutes les quatre heures pendant plusieurs années ; ces constantes douleurs aux mollets, qui ne lui laissaient jamais de répit, sans que le traitement médical ne débouche sur une solution ; ces problèmes de dents et de gencives qui avaient reculé au point de laisser apparaître les racines des dents ; ces allergies cutanées avec des démangeaisons parfois insupportables ; cette sensation continue d'agitation ; cette difficulté à digérer ; ces douleurs aiguës dans tout le corps ; ces dissociations avec des cris de douleur qui envahissaient les entrailles de ceux qui se trouvaient devant lui et pénétraient partout, jusque dans les murs des maisons ; ces trous de mémoire ; cette forme d'herpès labial ; cette otite très douloureuse ; cette logorrhée avec des mots répétés à l'infini sans lien logique ; ces douleurs très fortes à la tête, à l'estomac, aux chevilles, aux testicules, au visage, au cou, provoquées par le Malin sous l'apparence de chiens, de chats, d'hommes ; ces

coups sur tout le corps ; ces longues heures de dissociation violente, soudaine et imprévisible, au cours desquelles il adopte des positions et des mouvements non naturels, qui le font arriver le soir complètement détruit, tout comme Daniela, sa femme, à qui Francesco a ressenti le besoin de dire : « Mais comment fais-tu pour rester avec moi ? » ; cette haine à l'état pur, cristalline, comme si l'origine du sentiment de haine, une haine ancestrale, se concentrait dans ses yeux ; ces grandes difficultés à recevoir le Corps du Seigneur ; ces mouvements étranges lors des célébrations eucharistiques auxquelles il participait, qui distraient les personnes présentes. Aujourd'hui, Francesco n'a plus ces souffrances, tout a passé, il n'en reste qu'un souvenir. Et cela, non pas grâce aux médecins ou aux médicaments, mais grâce au pouvoir donné par Jésus à l'Église de chasser les démons, pouvoir exercé aujourd'hui par les prêtres qui, à la demande de leurs évêques, sont en charge du ministère de l'exorcisme. Comment ne pas en remercier le Seigneur ? Et, en même temps, comment ne pas ressentir le besoin de prier pour les personnes qui, comme Francesco, sont tourmentées par le Malin par l'infestation, le harcèlement ou la possession ?

Aujourd'hui, malheureusement, c'est comme si ces personnes n'existaient pas dans le registre de l'Église. Dans la prière des fidèles lors de la célébration eucharistique³, il n'y a jamais de prière pour elles.

La lecture de ce livre pourrait être utile pour éveiller les consciences et inciter beaucoup à commencer à prier pour eux : parmi les pauvres, ils sont les plus pauvres, et l'Église, comme nous l'ont dit nos évêques, doit les aimer d'un amour de prédilection (cf. *Praenotanda du Rite de l'Exorcisme*, n° 16). Si une telle prière fait défaut, la délivrance par la thérapie exorciste se fait plus longue. En effet, dans l'exorcisme, qui est un sacramental, c'est l'Église qui agit à travers l'exorciste, et si elle veut libérer, elle doit recourir aux moyens proposés par Jésus : « *Cette espèce-là* [de démon], *rien ne*

3. Prière des fidèles : la « prière universelle ».

peut la faire sortir, sauf la prière » (Mc 9, 29). Par conséquent, s'il n'y a pas d'Église priante derrière l'exorciste, les délivrances ont tendance à se faire plus longues.

Si des psychiatres lisent ce livre, il leur revient de réfléchir et de se demander comment il se fait que Francesco ait été complètement guéri de certains maux physiques et psychiques sans avoir suivi de traitement pharmacologique et psychothérapeutique. Si ses maux étaient le résultat d'une pathologie naturelle, cela n'aurait pas dû se produire. On ne peut pas non plus supposer qu'il s'agissait d'un effet placebo, car Francesco n'a été guéri complètement qu'après plusieurs prières de guérison et plusieurs années de thérapie exorciste. Un éventuel effet placebo était possible au début. Bien sûr, on ne peut pas attendre des psychiatres athées qu'ils pensent que le Diable est à l'origine des maux de Francesco. Mais ils devraient au moins pouvoir dire que certains d'entre eux ne sont pas mentionnés dans les manuels médicaux officiels et qu'il a été guéri par les seules prières de délivrance et l'exorcisme. Par souci d'honnêteté intellectuelle, ils devraient le dire, et ils feraient bien – lorsqu'ils rencontrent ce genre de personnes – de les envoyer chez nous, exorcistes, plutôt que de les bourrer de médicaments, ce qui ne fait qu'aggraver leur situation en raison de la présence de contre-indications.

Enfin, si nos chers évêques lisaient ce livre, ils devraient eux aussi réfléchir aux graves inconvénients que rencontreraient les personnes qui, dans la même situation que Francesco, frapperaient à la porte de leurs bureaux curiaux et la trouveraient hermétiquement fermée, ne trouvant pas d'exorciste dans leur diocèse. Ces personnes seraient obligées de porter une croix très lourde pour le reste de leur vie, une croix dans laquelle leur famille serait impliquée, sans parler du risque qu'elles encourraient : celui de se retrouver dans une clinique psychiatrique, inutilement gavées de médicaments.

C'est une grave responsabilité que d'ignorer toute activité extraordinaire du Diable et de ne pas tenir compte du commandement de Jésus : « *Chassez les démons.* »

Il serait souhaitable que les évêques, à la lecture de ce livre, nomment au moins un exorciste dans leur diocèse, s'ils ne l'ont pas encore fait. Il serait encore mieux qu'en plus de cela, ils rencontrent au moins occasionnellement ces pauvres « christs » et les exorcisent eux-mêmes, car – je le dis avec la confiance et le respect dus aux successeurs des apôtres – il n'est pas normal qu'un évêque n'ait jamais pratiqué d'exorcisme et ne sache donc pas ce que c'est ni ce que cela implique concrètement, tout comme il ne serait pas normal qu'un évêque n'ait jamais donné l'absolution ni célébré une messe, après avoir chargé d'autres personnes de le faire. Jean-Paul II a pratiqué des exorcismes, et il était pape !

En ouvrant les évangiles, nous nous rendons compte que Jésus a exercé une triple activité de manière ordinaire : il a proclamé la Parole, chassé les démons et guéri les malades. Lorsqu'il a appelé les apôtres, il leur a donné un triple pouvoir : proclamer la Parole, chasser les démons (cf. Mc 3, 13-15) et guérir les malades (cf. Mt 10, 1), tout en leur donnant un ordre spécifique : « *expulsez les démons* » (Mt 10, 8). Ils ont exercé ce triple pouvoir non seulement avant la résurrection de Jésus, mais aussi après, comme le montrent les évangiles (cf. Mc 6, 12) et les Actes des Apôtres.

Comme il serait bon que les évêques fassent, au moins de temps en temps, ce que Jésus a fait de manière régulière et ce que les apôtres ont fait habituellement !

*Frère Benigno, des Frères mineurs rénovés,
exorciste de l'archidiocèse de Monreale (Sicile),
désigné par la Conférence des Évêques de Sicile
pour la formation des exorcistes en Sicile*

PRÉAMBULE

Le début du changement

Ma vie change à 31 ans, le 29 décembre 2002, jour où une révélation traverse mes pensées de manière inattendue.

Mon épouse Daniela nous conduit d'Alcamo⁴, la ville de Sicile où j'habite, en direction de Palerme. Ma mère est assise à côté d'elle. Si nous faisons ce trajet, c'est à cause du frère Ferro. Ce Jésuite avec qui je suis en contact depuis longtemps a insisté : « Francesco, c'est le moment d'aller à Palerme, à l'église du Sacré-Cœur, rencontrer le père Matteo La Grua. Lui seul peut t'aider. »

Les soixante kilomètres qui nous séparent de notre destination ne sont pas faciles. J'ai du mal à respirer et je n'arrête pas de parler. Je me lance dans des monologues difficiles à comprendre. Je ne fais que vouloir énerver ma mère et mon épouse dans la voiture. Évidemment, je ne vais pas à Palerme contre mon gré, mais j'ai aussi peur et j'ai envie de faire marche arrière.

Il y a quelque chose qui me trouble. Je me tourne d'un côté et de l'autre, mais je sais bien que ce quelque chose est à un endroit

4. Alcamo est une ville sicilienne de taille moyenne située à une heure à l'ouest de Palerme.

bien précis : en moi. Mon épouse regarde la route et essaie de ne pas m'écouter : elle doit, coûte que coûte, arriver à destination.

Au bout d'un peu moins d'une heure, la voiture s'arrête Place *Noce*, dans ce quartier de la Palerme ancienne au cœur d'une ville aujourd'hui très moderne. Une statue de la Madone est coincée entre les boulangeries, les poissonniers, les charrettes motorisées des vendeurs ambulants et les immeubles gris. Nous sommes arrivés. L'église dédiée au Sacré-Cœur, que tous les Palermitains appellent « *la Noce* », est devant nous, avec sa modeste façade, sa sacristie, son parloir.

Je n'ai jamais parlé avec le père La Grua. J'ai déjà participé à l'une ou l'autre de ses célébrations liturgiques, mais je ne lui ai jamais adressé la parole directement. De lui, je sais seulement que c'est un frère franciscain conventuel, qu'il est âgé, et qu'il a aujourd'hui pour seule tâche celle qui fait parler de lui au-delà de la Sicile et même de toute l'Italie : son ministère d'exorciste.

Le frère Ferro nous attend devant l'église. Je le vois de loin. Son visage me trouble et m'inquiète.

« Qu'est-ce qu'il me veut ? »

Je descends de voiture, et, sans que je puisse rien faire pour la contrôler, ma bouche commence à prononcer des mots de peur et de terreur.

« Qu'est-ce que je fais ici ? Allez-y, vous ! Moi, je n'entre pas dans cette église ! »

Le frère Ferro me prend par le bras. Je repousse son aide et je lui dis : « Tu ne voudrais quand même pas qu'on aille voir quelqu'un qui fait des prières comme toi ? »

Mais Daniela est décidée, je dois entrer. Elle ne sait pas ce qui m'attend, mais elle sait que je dois faire confiance au frère Ferro. Notre relation est de plus en plus difficile et le problème ne vient pas d'elle, mais de moi. Elle est prête à tout pour aller jusqu'au bout, pour que je redevienne Francesco, l'homme qu'elle a épousé il y a deux ans seulement, désireuse d'amour et de bonheur.

Nous entrons dans une grande pièce. Je parle sans m'arrêter, j'ironise dans des monologues de moins en moins compréhensibles, comme un fou dans son monde.

Dans la pièce, un prêtre de la paroisse assis sur un fauteuil roulant est en train de parler avec un groupe de personnes. Dès que je le vois, je sens grandir en moi une haine profonde, que je n'arrive pas à maîtriser ni à contenir. Un sentiment puissant, un fleuve qui essaie de sortir de mon corps pour engloutir cet homme tout de noir vêtu. Il me répugne, tout comme ce qu'il représente, et surtout son long habit de religieux.

« Ah, regarde à quoi tu es réduit », lui hurlé-je. Mais il ne réagit pas, il continue sans faire de commentaire. Il est bien sûr habitué à voir passer dans cette église des personnes comme moi qui viennent rencontrer le père La Grua.

Sur le mur en face de moi est attaché un crucifix. Je recule de peur. Mais qu'est-ce qui m'arrive ? Je n'arrive pas à contrôler la situation : je sens en effet que je m'embrase.

Je crie : « Je brûle, je brûle ! » tandis qu'autour de moi se forme un cercle de lumière qui m'emprisonne. Je ne peux pas sortir. Je suis enfermé à l'intérieur et je brûle dans une terrible souffrance.

Que se passe-t-il ? Plus je m'approche du père La Grua, plus je suis dans la tourmente.

Maintenant, le feu me déchire la chair. Mais à un moment donné, sans que je sache comment l'expliquer, je parviens à m'extraire du cercle de lumière. Je regarde le frère Ferro et je lui dis : « J'ai réussi. J'ai été libéré. »

Pendant un moment, je me sens mieux.

Mais l'agitation revient. J'en comprends sans difficulté l'origine, c'est la rencontre avec le père La Grua qui m'agite. Ou plutôt, c'est la rencontre avec le père La Grua qui remue quelque chose qui vit à l'intérieur de moi. Il y a en moi une présence et je ne peux rien faire, seul, pour la chasser. C'est bien moi qui ai demandé à rencontrer le père Matteo mais, maintenant, ce qui est en moi se rétracte, a peur et tente de m'éloigner.

Le frère Ferro m'ouvre la voie en me prenant par le bras. La porte qui mène de la pièce vers la sacristie est ouverte. C'est là que nous devons entrer. C'est là que nous attend le vieil exorciste.

Il a quatre-vingt-huit ans. Il est assis au milieu de la sacristie. Il est petit, menu, il a sur la tête un chapeau rond en laine pour se protéger du froid. Il me regarde et me fait signe de m'asseoir sur une chaise à un mètre de lui. Je sens que je suis redevenu moi-même. Je suis conscient. Je peux parler et m'exprimer. Je comprends qu'en voiture et, juste avant, quand j'étais dans la pièce d'à côté, ça n'était pas moi qui parlais et m'agitais. Il y avait quelqu'un ou quelque chose en moi. Quelqu'un ou quelque chose qui n'étaient plus là. Ils sont partis. Ou ils se sont peut-être juste cachés.

Le frère Ferro s'assied à côté de moi. Près de lui se tiennent des assistants du père La Grua : deux hommes très costauds et trois femmes. Ma mère et Daniela restent un peu à l'écart. Daniela a réellement l'air effarée, elle ne comprend pas vraiment ce qui m'arrive. Surtout, elle ne sait pas ce qui m'attend.

Ce jour va être, pour elle également, une révélation puissante.

Le père La Grua prend l'initiative.

Il commence à me parler. Il s'enquiert de mon passé, me posant des questions précises qui me surprennent.

« As-tu déjà participé à des pratiques ésotériques ?

As-tu déjà pris part à des séances de satanisme ?

As-tu déjà lu des livres de magie ?

As-tu déjà consommé de la drogue ? »

Et ensuite des questions sur le sexe : « Es-tu déjà allé voir des prostituées ? As-tu déjà participé à des orgies ? »

Et je réponds à chacune des questions en toute sincérité : « Non, non, jamais. »

Le père La Grua n'est pas satisfait. Il est convaincu qu'il y a quelque chose d'obscur dans mon passé, à partir de quoi tout le mal qui me tourmente a commencé. Mais il ne parvient pas à comprendre ce que c'est. J'essaie moi-même de lui expliquer que je ressens des

présences maléfiques en moi. Je lui dis que c'est bien pour cela que l'on m'a conduit jusqu'à lui.

Il arrête ses questions. Il comprend que mes réponses sont sincères. Et il commence à prier pour moi. Il me bénit et il prie.

C'est alors que quelque chose bouge. Celui ou ceux qui sont en moi commencent à sortir à découvert. Et ils attaquent.

Alors que le père Matteo prie, l'un d'entre eux prend possession de ma voix et hurle : « Que veux-tu de moi, Matt' ? Fouineur ! Que veux-tu de moi ? »

Il m'est impossible de le faire taire, même si je suis parfaitement présent à moi-même. Je suis lucide, mais quelqu'un, en moi, se sert de ma bouche pour parler.

Le père La Grua continue à me poser des questions, et, juste au moment où il a terminé, j'arrive à reprendre possession de ma voix et à lui répondre. Je réponds, mais à peine ai-je fini de parler que celui qui est en moi reprend immédiatement l'initiative et recommence à insulter le vieil exorciste.

« Matt', tu es un calomniateur ! Va-t'en, espèce de salaud ! Va-t'en ou je te tue ! »

C'est une sensation bizarre. Ce n'est pas toujours moi qui parle, c'est parfois moi, parfois pas moi. Je suis dissocié de moi-même, mais en même temps, je suis conscient de ma dissociation.

Mon esprit subit de grands tourments. Je me sens constamment arraché à moi-même, à mon corps et à mon esprit, déchiré en moi-même ; la souffrance que je ressens n'est pas seulement spirituelle mais aussi physique. Les douleurs que ce constant « dedans et dehors » fait subir à mon esprit sont énormes, uniques, indescriptibles. J'ai toujours pensé que, si l'enfer existe, on y pâtit ces souffrances, des souffrances que quiconque fuirait à toutes jambes.

S'il me faut décrire ce que je ressens à chaque fois que le père La Grua me pose une question, je réponds : à chaque point d'interrogation correspond un pincement très douloureux en mon esprit. C'est une déchirure violente qui me permet de me réapproprier mes facultés pour un instant et de lui répondre sincèrement. Et puis, tout

revient entre les mains de celui qui est en moi. Jusqu'à la question suivante où, après une violente laceration, je suis rendu à moi-même.

Pourquoi est-ce que j'arrive à lui répondre ? Comment suis-je assez fort pour étouffer les forces qui me possèdent ? La raison est simple : ce n'est pas moi qui suis fort. C'est le père La Grua qui a l'autorité nécessaire pour faire une brèche dans mon esprit ravagé et déchiré.

Plus le prêtre prie, plus la haine s'enflamme en moi : « Je vais te tuer, salaud ! Je vais te tuer ! Je te hais ! », crié-je avec force.

Mais je sais très bien que ce n'est pas moi qui crie. C'est quelqu'un en moi qui crie, qui hurle et surtout qui hait. Une haine profonde, inhumaine, une concentration de mal que les paramètres humains ne peuvent pas sonder.

La bataille est engagée : le père La Grua se bat contre celui ou ceux qui me possèdent.

Mais moi aussi, comme si j'étais la troisième roue du carrosse, je me bats, mon esprit est constamment remis en question par ceux qui me possèdent.

La question du père La Grua entre en moi comme une lame aiguisée, elle traverse la chair vivante : « Satan ! demande-t-il, es-tu seul ou y en a-t-il d'autres avec toi ? »

Cette fois-ci, le vieil exorciste ne m'a pas adressé la question à moi, mais à celui qui est en moi. La réponse qui sort de ma bouche est immédiate, je la formule sans le vouloir : « Je suis seul ! »

Le père La Grua est un exorciste expert. Il n'a pas confiance. Il lève la voix.

« Je te demande au nom de Jésus de me dire la vérité : es-tu seul ou y en a-t-il d'autres avec toi ? »

La réponse que je donne est inimaginable, mais c'est la réponse que celui qui est en moi ne peut pas ne pas prononcer face à l'autorité du père La Grua : « OK, Matt', je vais te le dire ! »

Un silence lourd et sombre plane dans la sacristie, jusqu'aux mots qui stupéfient toutes les personnes présentes : « Je ne suis pas seul ! répond-il, nous sommes vingt-sept légions ! »

Le père Matteo acquiesce lentement. Et il dit : « C'est la vérité. »

Alors il se lève et il explique au frère Ferro que le « diagnostic » a de quoi l'inquiéter. Et je comprends que ce qu'il vient de faire sur moi est tout simplement un exorcisme.

Je mesure aussitôt contre qui je vais être contraint de lutter. Mais en même temps, c'est comme si le père Matteo avait semé quelque chose de nouveau en moi : comme s'il avait imprimé ses sceaux, ses marques qui, malgré une possession si grave et si profonde, ne me quitteront plus jamais.

La révélation de Satan change radicalement la perspective de ma vie, son passé et son avenir. Le 29 décembre 2002 est un jour comme un autre à Palerme. Mais pour moi, c'est un jour spécial. Le jour où, après de si nombreuses souffrances incomprises et incompréhensibles, le père Matteo La Grua, frère franciscain conventuel et exorciste, a réussi à faire que Satan dévoile cette vérité dont je n'avais eu jusqu'alors qu'une lointaine intuition : vingt-sept légions de démons, vingt-sept sections de la grande armée du mal dont le chef est Satan lui-même, sont en possession de mon corps, l'occupent, le traversent contre ma volonté et font de mon existence un enfer.

Il ne s'agit donc pas d'un seul esprit. Il s'agit plutôt de sections, de légions d'esprits guerriers comprimés en moi par Satan lui-même.

« Mon fils, me dit le père La Grua en m'embrassant, je suis âgé et je n'ai plus beaucoup d'énergie. Fais-toi aider par le frère Benigno. Beaucoup de prières seront nécessaires. »



PROLOGUE

À quatre ans

Août 1975. Une journée ensoleillée à Chicago, la plus grande ville de l'Illinois, et la troisième des États-Unis après New-York et Los Angeles.

Dans une grande maison de banlieue, une maison américaine typique avec son jardin et sa véranda en bois, habitent, d'un côté, Caterina avec son mari Antonio et, de l'autre, les parents de Caterina. Ce sont des amis de la famille qui ont depuis peu quitté notre ville d'Alcamo, en Sicile, et se sont installés aux États-Unis pour tenter leur chance en quête d'une vie plus aisée.

Caterina est pleine de vie et d'énergie quand elle entre dans l'appartement de ses parents. Elle s'enquiert de moi et de ma maman. Nous sommes arrivés à Chicago quelques jours auparavant, invités en retour d'une faveur : en effet, c'est ma mère qui, quelques années plus tôt, avait envoyé aux États-Unis la photo d'Antonio en le proposant comme époux à Caterina.

Caterina avait regardé la photo et avait instinctivement accepté. Et Antonio, un peu plus tard, avait rejoint Chicago pour se présenter. Les deux s'étaient plu, si bien qu'ils s'étaient naturellement mariés.

Dans les années soixante-dix, on arrangeait encore des mariages en Sicile. Malheureusement, les femmes ne jouissaient pas d'une entière liberté. C'était une chose normale, communément acceptée, sans problème et sans moralisme facile. D'ailleurs, ces mariages n'étaient pas toujours synonymes de malheur. Au contraire, parfois, les jeunes filles auxquelles leurs parents ou amis trouvaient « l'homme bien » à épouser découvraient qu'elles avaient fait le bon choix, qu'elles avaient dit oui à une possibilité qui correspondaient à leurs désirs et à leurs attentes.

Ma maman s'entretenait souvent au téléphone avec les parents de Caterina qui avaient quitté la Sicile depuis quelque temps. Antonio était lui aussi un ami de la famille. Il voulait se marier, tout comme Caterina, et c'est ainsi que ma maman avait fait ce qui lui semblait juste et légitime dans son cœur.

Il fait chaud à Chicago. La rue devant la maison, une rue américaine typique, très large et agrémentée de nombreux arbres soigneusement alignés, est déserte. Caterina entre avec un sac en bandoulière. Elle nous demande de sortir vite de la pièce pour venir la saluer.

« *Ciao*, Francesco, veux-tu venir avec moi dans les grands magasins ? Je dois faire des courses, si tu veux je peux t'emmener avec moi. Tu as déjà vu les grands magasins ? »

Je n'ai que quatre ans. Je ne sais absolument pas ce que sont les grands magasins. En Sicile, il n'y en a pas. Mais l'idée de sortir de la maison pour me promener m'intéresse. Je regarde ma maman qui est immédiatement d'accord.

« *Va bene*, Francesco, vas-y. Mais sois bien sage, moi je reste ici et je t'attends. »

Je n'ai jamais vu de ville aussi grande. Je n'ai jamais pensé que des gratte-ciels aussi hauts et imposants puissent exister. Le soleil réchauffe la route et donne à tout un bel aspect.

C'est vraiment bizarre, mais je ne me souviens de rien à partir du moment où j'ai franchi la porte. Je sais juste que je suis rentré avec un petit camion rouge et jaune dans la main, un cadeau de Caterina. Un petit camion que je prendrai avec moi dans l'avion de retour à

Palerme et que, rentré de l'aéroport, je montrerai, enthousiaste, à mon père.

Ma maman se souvient que Caterina, contrairement à moi, ne porte rien du tout. C'est étrange : nous sommes sortis presque quatre heures pour faire des courses, et Caterina ne rapporte rien, mis à part son petit sac en bandoulière, avec probablement juste son portefeuille et les clés de la maison. Sur le moment, personne ne prête attention à ce détail. Mais il est particulièrement décisif.

Il faudra des années pour que tout devienne clair.

Ce n'est que bien plus tard que la vérité sur cet après-midi sera révélée.

Durant ces quatre heures, Caterina et moi ne sommes entrés dans aucun centre commercial. Et le petit camion, Caterina l'avait probablement acheté plus tôt.

Nous sommes allés ailleurs.

Cela semble impossible, mais c'est ainsi : ce que nous avons fait durant ces heures-là, un laps de temps très bref par rapport à toute une vie, va conditionner toute mon existence d'avant et après cette rencontre clarificatrice, des années plus tard, avec padre Matteo La Grua.



Les premières maladies

Je suis né le 19 octobre 1971 à Alcamo, au huitième mois de grossesse, deuxième de deux frères. Dans les heures qui suivent immédiatement l'accouchement, je suis transféré d'urgence à l'hôpital de Palerme et mis en couveuse. En effet, je ne pèse qu'un kilogramme quatre cents, trop peu pour survivre sans des soins adéquats.

Les premiers jours sont difficiles. Je perds constamment du poids, les médecins n'ont pas confiance et ils disent à ma maman et à mon papa : « Il ne va pas y arriver. »

Je dois mon salut à notre médecin de famille. Il vient me visiter à l'hôpital, et il suggère un médicament contre la dysenterie. Au bout de 8-10 jours, je reprends du poids, je vais mieux, je suis sauvé. Peu après, on me laisse sortir de l'hôpital et je rentre à la maison en pleine forme, à Alcamo.

Jusqu'à mes quatre ans, je grandis heureux et en bonne santé. Mon père est représentant commercial pour une entreprise importante de la région. Ma mère tient une boutique d'encadrement, une activité qui va tellement bien qu'elle « oblige » bientôt mon père à quitter son travail pour la rejoindre au magasin à plein temps.

Tout se passe très bien jusqu'au jour où, deux mois avant mes quatre ans, je pars en voyage avec ma maman aux États-Unis. Durant ce séjour d'un mois à Chicago va se produire un événement qui aura une influence négative sur toute la suite de ma vie. Quand je rentre en Sicile fin septembre, en effet, tout change.

Une vingtaine de jours après mon retour, au beau milieu de la nuit, j'ai ma première grave et violente crise respiratoire. Je manque d'air. Je tousse avec force, j'ai l'impression de mourir. On doit m'emmener d'urgence à l'hôpital où l'on décide de me traiter en m'injectant des corticoïdes en perfusion. Après quelques jours d'incertitude, le diagnostic est posé : asthme bronchique aigu. Je me souviens encore de ces mots : « Asthme bronchique », une maladie qui m'accompagnera pendant des années et des années.

À cette première hospitalisation succéderont de nombreuses autres, les crises respiratoires se répétant sans cesse.

La vie quotidienne n'est plus comme avant même si, en apparence, presque rien n'a changé par rapport au passé. Je me sens toujours fatigué, faible, j'ai aussi une constante douleur aux mollets qui ne me laisse jamais tranquille. Le médecin me dit que c'est un problème de circulation et il me prescrit des sachets de calcium. Et aussi une forte otite qui va et vient des années durant. Ma condition physique générale ne s'améliore pas ; au contraire, elle empire.

Je grandis vite, mais les maladies me tourmentent et m'accompagnent constamment. À l'asthme s'ajoute bientôt un problème dentaire. Mes gencives se rétractent jusqu'aux racines des dents. Je vais chez un dentiste qui demande immédiatement à ma maman : « Cet enfant n'abuse-t-il pas des chewing-gums ? Ses dents sont complètement abîmées.

– Non, répond ma mère. À vrai dire, il n'en prend jamais. Je lui en achète parfois un paquet, mais il les refuse toujours, je pense qu'il n'aime pas les chewing-gums. »

À sept ans, j'ai mes premières allergies cutanées. Sans aucune explication, tout mon corps se recouvre d'hématomes. Notre

médecin de famille, qui m'examine à nouveau, me prescrit des antibiotiques puissants qui me soulagent effectivement. Mais cela ne fait qu'atténuer la douleur. Les hématomes ne disparaissent jamais complètement. Parfois, les démangeaisons sont insupportables, si bien qu'aux périodes plus critiques, je me gratte jusqu'au sang.

Des années durant, je dois aller voir le médecin de famille au moins deux fois par semaine pour l'asthme ou pour l'allergie.

Bientôt, l'anxiété accompagne aussi mes journées. C'est un sentiment permanent d'agitation. Lorsque je mange, cette sensation est présente en moi. Elle s'installe entre mon estomac et mon sternum et ne me laisse aucun répit. J'ai du mal à digérer. Si je bois du vin, je souffre immédiatement de sensations de brûlure gênantes.

Ma mère se fait du souci, elle craint que mes résultats à l'école s'en ressentent. Mais à l'école, que ce soit au primaire qu'au collège, on accepte ma situation sans problème.

Avec le temps, j'apprends à bien gérer l'asthme. Les crises sont quotidiennes, parfois même toutes les quatre heures. Mais je parviens à les juguler, d'une part en buvant de l'eau et d'autre part en m'aidant avec de la cortisone et d'autres médicaments.

À l'école, mes camarades de classe sont conscients de mes difficultés. Tout le monde est au courant de mon problème, car il est difficile de le cacher. Ma respiration est toujours un peu laborieuse, surtout dans la phase expiratoire. C'est un son rude et vibrant, comme si j'essayais de boire de l'eau avec une paille dans un verre vide.

Les nuits également deviennent agitées. Je dors plusieurs heures, mais je ne peux jamais vraiment me reposer. Le sommeil est sans rêve.

À un certain moment, une chose étrange commence à m'arriver, qui se répète pendant plusieurs nuits. Je me réveille tous les matins complètement découvert. Un jour, ma mère essaie d'y mettre fin en poussant le lit contre un mur et en m'obligeant à m'endormir avec les couvertures bordées sous le matelas.

« Ça va ? me demande-t-elle ce jour-là avant de prendre congé.
– Je me sens un peu serré, attaché, mais ça va », lui dis-je.